

**Un « au-delà » dans l'« en-deçà » :
par-delà l'intervalle, un feu immodéré**

Relire Philippe Jaccottet

Trois livrets d'*observations*, quatre *semaisons* épaisses de notules, des annexes remplies de discours, des recueils qui ne sont parfois que des essais fragmentés – cela ne fait-il pas trop de *je* pour un poète qui se veut humble ? *L'effacement soit ma façon de resplendir*, on l'a cité à tout bout de champ, mais commenter sans arrêt sa propre œuvre et faire de ce commentaire une œuvre à part entière, est-ce vraiment s'effacer ?

Le seul effacement qui fasse resplendir Jaccottet, c'est celui des critiques : contraints par un métadiscours puissant et juste, ils ne peuvent que répéter ce que le poète dit de lui-même – lui qui, comme ironiquement, a intitulé l'un de ses derniers livres : *Tout n'est pas dit*.

C'est ce qu'il m'est arrivé : la première fois que j'ai travaillé sur Jaccottet, j'ai accouché avec une simplicité désarmante d'un mémoire qui, à la relecture, semblait une préface d'édition scolaire. Alors, je me suis replongé dans les ouvrages critiques et je me suis rendu compte que souvent, je lisais des modes d'emploi. Toujours les mêmes étapes : prenez un peu de lumière, mélangez-y des oiseaux, saupoudrez d'arbres, versez sur un fond de mort, enfournez et c'est prêt. Bref, des grilles de lecture générales qui réordonnent de façon plus ou moins logique les notes de Jaccottet sur lui-même (et, c'est vrai, le font parfois avec brio). Découragé, j'ai donc laissé mon travail tel quel et n'ai pas cherché à le remanier.

Depuis, deux ans sont passés, j'ai recommencé un travail sur Jaccottet, et à nouveau, je me suis retrouvé face à l'impossibilité d'écrire autre chose qu'un mode d'emploi. Dès lors, pour anticiper un second cul-de-sac, je n'ai plus cherché à apporter quoi que ce soit à la compréhension de l'œuvre et je me suis proposé de revenir plutôt à la perception que j'en ai.

*

On lit toujours une œuvre à la lumière des obsessions qui nous taraudent au moment de la lecture ; parfois, un heureux hasard fait que l'obsession et l'œuvre rentrent en écho pour s'éclairer l'une l'autre – alors, l'auteur semble se

révéler à nous. Depuis quelques mois, je suis hanté par le concept de *tension* : entre vie et mort, connu et inconnu, ordre et désordre, tristesse et joie, écoute de soi-même et résistance à soi-même. Partout, de la tension.

C'est donc avec cet angle de vue que j'ai rouvert Jaccottet en décembre et tout d'un coup, cela m'est apparu comme un choc : son œuvre me semblait écartelée. Je passais les pages et je sentais de la tension partout, entre les lignes, entre les mots, jusque dans les virgules je la sentais, puis j'ai lu :

Toute l'activité poétique se voue à concilier, ou du moins à rapprocher, la limite et l'illimité, le clair et l'obscur, le souffle et la forme. [...] Il se peut que la beauté naisse quand la limite et l'illimité deviennent visibles en même temps [...] mais les combinaisons de la limite et de l'illimité sont en nombre infini.

Alors, tout s'est éclairé : Jaccottet n'est pas humble comme il le prétend, puisqu'il est en quête d'un illimité qui, bien qu'il soit inclus dans une *conciliation* voire un *rapprochement*, prend presque la forme d'un oxymore (un illimité limité) c'est-à-dire d'une tension – or la tension se définit par le fait qu'elle est illimitée, elle tend sans jamais atteindre. Ce à quoi aspire Jaccottet, c'est donc un paradoxe absolu : *le rayonnement d'un « au-delà » dans l'« en-deçà », d'un illimité à l'intérieur de limites devenues poreuses.*

Le poète est bien conscient que *la pure et simple vibration dans l'illimité reste stérile ; l'acceptation de certaines limites, bien conduite, peut faire de cette vibration quelque chose de fécond* mais ce qui l'intéresse, c'est l'illimité, même s'il s'exprime à travers du limité. Or, au cours de mon premier travail sur Jaccottet, ma lecture s'en était tenue à la vibration – je m'intéressais à la notion de passage chez le poète – tout en restant aveugle au fait que cette vibration s'opère nécessairement entre deux pôles extrêmes, opposés.

À partir de cette perception nouvelle de l'œuvre de Jaccottet, il m'a semblé nécessaire, pour sa compréhension, de distinguer son résultat de son ambition. Si la poésie de Jaccottet est souvent vue comme une poésie de l'*entre-deux*, de l'*intervalle*, et comme une poésie des petites choses de la campagne, ce n'est pas ce qu'elle aspire à être puisqu'elle tend avant tout à un illimité, un *au-delà* presque mystique. Cette distinction entre le résultat de l'œuvre et son ambition m'est apparue clairement à la lecture d'un fragment (je souligne) :

J'ai toujours nourri de la méfiance à l'égard d'une idée de la vie qui supposerait la tension, l'extase, le feu perpétuels, ou ne fût-ce qu'une succession de bonds passionnés, hors des limites [...] il me fallait donc bien accepter que la volonté, la raison, la patience viennent collaborer avec la passion, suppléer aux intermittences du feu, corriger l'éloignement progressif des astres.

Ce fragment m'a semblé terrible : d'un côté, j'y lisais une ambition immodérée, celle du *feu* et des *astres*, et de l'autre côté, une résignation par rapport au résultat qu'il est possible d'obtenir – résignation au sujet de laquelle le poète lui-même écrit quelques lignes plus loin qu'elle est *peut-être trop modeste, trop prudente* et qu'il est possible que *plus jeune surtout, on en soubaite de plus folles*.

Dès lors, je me suis penché sur les fragments de l'œuvre de Jaccottet où l'on sent le plus son aspiration à l'illimité et très vite, j'en suis arrivé à distinguer certains moments, que Jaccottet lui-même nomme *épiphanies*. Il s'agit de moments de révélation où le réel se déploie dans son être le plus plein tout en faisant signe vers un autre monde (puisque le nôtre *n'est que la crête/d'un invisible incendie*). Lors de ces épiphanies – qui sont avant tout un passage d'un monde à l'autre, un mouvement vers un centre symbolique, une lumière révélatrice – tous les rapports connus sont abolis (le temps, les distances, la joie, les seuils) pour créer un monde nouveau, mélange d'*en-deçà* et d'*au-delà*, d'*ici* et d'*ailleurs*.

En plein midi, soudain, deux martinets très hauts dans le ciel à côté d'un nuage en forme de tour blanche, légère – comme je ne sais quelle apparition foudroyante, énigmatique, ou quelle mesure de la hauteur de l'air, quelle révélation de l'espace aérien, quelle flèche de fer dans le cœur. Une joie bizarre, d'à peine une seconde...

Cet autre espace qui est hors des mesures, hors du temps, voilà ce que le poète recherche quand il cède à son ambition. Bien sûr, le résultat est souvent décevant car l'épiphanie est par nature indicible, elle échappe aux mots – *les expériences profondes ne sont pas entièrement communicables* – mais c'est la tension vers leur expression qui fait tout l'intérêt de la recherche poétique de Jaccottet, qui en est le moteur et l'horizon : *l'expression cherche l'or, et la tension de sa recherche nous exalte et nous décante*.

Avec cette nouvelle perception de l'œuvre, je touchais à l'une des zones les plus incertaines chez Jaccottet : une zone où le poète retrouve une forme d'humilité puisque, cherchant à dire l'indicible, il endosse une ambition qui ne peut correspondre au résultat espéré et se solde nécessairement par un échec. Mais cet échec, paradoxalement, est la plus grande réussite de Jaccottet : c'est ce qui le maintient en recherche, en tension, et le pousse à écrire encore.

*

J'ai achevé mon deuxième travail sur Jaccottet. Bien sûr, je ne suis pas entièrement satisfait et, à certains égards, ce n'est qu'une préface scolaire de plus – cette fois pour le lycée plutôt que pour le collège, peut-être. Au sujet des épiphanies aussi, Jaccottet a déjà beaucoup écrit : du point de vue de la compréhension, je reste donc du côté des modes d'emploi, avec toutefois pour consolation (illusoire ?) le fait que celui que je viens d'écrire permet d'assembler les pièces d'un rouage moins évident.

C'est plutôt du côté de la perception que j'ai l'impression d'avoir touché quelque chose de profond, à savoir la raison pour laquelle l'œuvre de Jaccottet m'est si précieuse. Tout en étant modérée, tout en acceptant l'humilité nécessaire du résultat, elle brûle d'une merveilleuse ambition (trop souvent passée sous silence en raison de la crainte que le poète lui-même éprouve à son égard). La poésie de Jaccottet brûle d'une ambition vouée à l'échec – un échec qui est une réussite parce qu'il communique son feu au lecteur. Il lui donne envie de poursuivre la quête, de continuer à chercher une façon de dire l'illimité, l'épiphanique – ce qui va au-delà de l'évidence. Pas avec le même langage, bien sûr, pas avec les mêmes outils : la poésie n'est pas une quête unique, mais une pluralité de quêtes qui se croisent, se superposent, parfois se fuient ; ce qui compte, c'est qu'elles s'enthousiasment entre elles et qu'elles soutiennent leurs feux mutuels.

Ainsi la poésie de Jaccottet sait-elle, elle aussi, prendre feu comme y appellent André Velter et Zéno Bianu : c'est une poésie qui cherche le feu et en transmet la recherche. En écrivant cette note, c'est peut-être cela que je voulais dire avant tout : que Jaccottet n'est pas seulement un poète de la modération, de l'entre-deux. Au fond, il n'est pas humble et a raison de ne pas l'être.

Aujourd'hui, c'est son anniversaire : il a quatre-vingt-quinze ans, et il brûle encore. Alors, relisons-le en écoutant son crépitement et cherchons avec lui à *tend[re] les mains en souriant au-dessus de l'invisible feu.*

Stéphane Lambion

(Le Chesnay, le 30 juin 2020)

Tentative de bibliographie

Jacques Réda, dans sa merveilleuse liste de courses des *Ruines de Paris*, se rend boulevard Raspail et achète *un exemplaire des humbles, terribles et très hautes Leçons de Jaccottet*. Ensuite, demande Réda ? *Je les relis puis je les distribue de droite et de gauche à des gens que je pense éblouir et qui font : ah.*

De fait, les livres de Jaccottet qui sont les plus diffusés et les plus lus ne sont pas les plus accessibles et, souvent, ils rebutent le lecteur par leur aridité et par ce qui peut être perçu comme du pessimisme. Les *Leçons*, de même qu'*À la lumière d'hiver*, ne sont sans doute pas la meilleure porte d'entrée vers l'œuvre du poète. S'en tenir à ces recueils-là, c'est méconnaître la voix plus intime, plus secrète et personnelle, que Jaccottet fait entendre dans d'autres livres – et de ce point de vue, l'édition de la Pléiade présente un intérêt majeur car elle rassemble de nombreux textes moins connus et absolument magnifiques (ce que fait aussi, mais dans une moindre mesure, *L'Encre serait de l'ombre*, une anthologie personnelle publiée chez Gallimard il y a neuf ans).

On pourrait commencer à se plonger dans Jaccottet par son *Libretto* (La Dogana), un petit livre de souvenirs de voyage en Italie qui rend d'emblée sympathique la voix du poète et en fait une voix amie. Ensuite, on pourrait lire *La Promenade sous les arbres* (Payot) pour saisir l'ampleur de la quête poétique qui sous-tend cette voix. Après cela, on pourrait s'approcher de l'œuvre créatrice proprement dite en lisant les *Pensées sous les nuages* (Gallimard) ou, plus éclaté et incertain, *Et, néanmoins* (Gallimard). Cela pourrait mener à ouvrir un livre moins nettement défini, comme *Truinas* (La Dogana), récit de l'enterrement d'André du Bouchet au cours duquel le poète vit une épiphanie dont la puissance n'a d'égal que celle de *Couleur de terre* (Fata Morgana). Enfin, le lecteur pourrait poursuivre sa lecture avec *Ce peu de bruits* (Gallimard), un des plus beaux livres du poète, où deuil et écriture se mêlent en une lutte harmonieuse.

Loin de vouloir faire de ces quelques éléments bibliographiques un mode d'emploi (encore !) de l'œuvre de Jaccottet, je veux plutôt proposer par là un parcours possible, une promenade dans ses écrits qui permette de le lire avec un regard frais et disponible – un regard ouvert au feu qui y brûle. Que chacun y pioche selon son bon plaisir.